LES MISSIONNAIRES ET LA BOTANIQUE
L'exemple du Père Urbain Faurie en Extrême-Orient

Chantal Zheng et
Zheng Shunde

Les Missionnaires découvrent la science botanique

Depuis plusieurs siècles, au cours de leur périple évangélisateur, les missionnaires ont arpenté le grand jardin du monde et emprunté nombre de chemins difficiles et inconnus à travers jungles et forêts peu fréquentées sur lesquels ils n'ont pas manqué de remarquer l'extraordinaire richesse de la flore locale souvent méconnue dans leur pays d'origine. Ils ont remarqué des plantes qu'ils n'avaient jamais vues auparavant, ont commencé à les collecter, à les étudier puis à les classer et à les nommer, attirant dès lors, l'attention des scientifiques européens sur leurs trouvailles[1].

Dès 1585, ce sont les Jésuites qui font connaître en Europe le *litchi* (nephelium litchi) et en 1656, paraît la *Flora Sinensis* du Père Michel Boym (1612-1659) qui fait notamment connaître l'ananas, la goyave, le durion et l'acajou. Aux XVIIème et XVIIIème siècles, dans leurs Lettres Edifiantes, les Jésuites présentent de nombreuses plantes chinoises dont le *ginseng*, et le Père Du Halde en 1735 consacre plusieurs chapitres à la flore chinoise, introduisant l'olive, le thé, le mûrier à papier (*broussonetia papyfera*) et signalant les céréales, plantes économiques, industrielles ou officinales les plus remarquables[2]. Le père d'Incarville (1706-1757) introduit l'indigo, la reine-marguerite, le jujubier et le jésuite portugais Loureiro (1715-1794) qui passa 36 ans en Annam , élabora une *Flora cochinchinensis* parue en latin à Lisbonne en 1879 et contenant 1257 espèces. Au XIXème siècle, on doit au Père Paul-Hubert Perny du Guizhou (Missions Etrangères de Paris)(1818-1907) l'introduction du ver à soie (*bombyx pernyi*) tandis que plusieurs plantes de Chine portent désormais son nom. Les Pères Jean-Marie Delavay (1834-1895) au Yunnan et Emile-Marie Bodinier (1842-1901) au Guizhou herborisent massivement leur province d'où ils envoient des specimens. Le Père Henri-François Bon au Tonkin (1844-1892) était aussi un botaniste émerite qui a enrichi la science de plusieurs espèces nouvelles et le Père Paul-Guillaume Farges (1844-1912) au Sichuan y introduisit pour ses chrétiens plusieurs espèces de pommes de terre et en contrepartie fit parvenir au Museum de Paris quelques nouveautés. Le Père Emile-Joseph Taquet (1873-

[1] Voir l'ouvrage de synthèse de P.Fournier, *La contribution des missionnaires français au progrès des sciences naturelles aux XIXème et Xxème siècles* , de P. Fournier, Paris, Lechevalier, 1932.
[2] Voir Joseph Esquirol, "La Botanique et les Missionnaires", *Bulletin de la Société des Missions Etrangères*, 1923, 2ème année, pp.615-626.

1952) collecta en Corée méridionale et dans les îles adjacentes. Il faut souligner que nombre de ces Pères collecteurs ont été gratifiés de récompenses ou de prix[3]. Le Père Jean-André Soulie (1858-1905) qui a investigué le Tibet a reçu de la Société de Géographie de Paris une médaille d'argent tandis que sa connaissance des plantes lui valait auprès de ses chrétiens une solide réputation de médecin. Le Père Furet (1816-1900) qui séjourna dans les Ryukyus puis à Nagasaki, à Hakodaté enfin à Yezo dans les années 1863-1869 mérita par ses envois de plantes, de graines et d'oiseaux, le titre de membre honoraire de la Société d'Acclimatation. A son retour, il offrit au Museum d'Histoire Naturelle 350 espèces de plantes récoltées à Hong Kong. Le Père Paul-Hubert Perny eut le même honneur.

Les missionnaires sollicités par les scientifiques

On peut s'étonner du fait que des hommes dont la vocation était au départ celle de l'apostolat aient pu jouer un rôle d'ampleur dans les progrès scientifiques de leur pays et du monde en général. Mais il faut tenir compte du fait qu'au siècle dernier et encore au début de ce siècle, il n'existait pas d'organisation systématique pour l'établissement des Missions aspostoliques. Celles-ci étaient souvent improvisées selon les circonstances. Leur création et leur entretien nécéssitaient le soutien et l'appui des pouvoirs et des donateurs privés. Les missionnaires confrontés à des difficultés financières pour faire fonctionner leur entreprise ont été dans la quasi obligation de chercher des débouchés complémentaires. Il n'est donc pas étonnant, dans ces circonstances, qu'ils se soient tournés vers la prospection botanique [4] d'autant que le monde scientifique conscient de l'interêt de leur présence à tous les coins du monde, s'est mis à les solliciter. Par vocation, en effet, les missionnaires se trouvaient voués à l'exploration, à l'observation géographique, à l'étude des langues, des mœurs et des populations. C'est ainsi que certains d'entre eux, sous l'influence des savants de l'Occident, se sont mis à l'apprentissage de l'histoire naturelle, tandis que d'autres, par goût inné sont devenus à leur tour de vrais savants qui ont gagné une réputation mondiale, un rang dans la science et dont la contribution aux grandes collections scientifiques du monde fut sans pareille. Mais quelle que fût leur motivation, les missionnaires ont très souvent joué un rôle capital dans le développement des sciences[5].

[3] Cf. « La Botanique et les Missionnaires », *Bulletin de la Société des Missions Etrangères de Paris*, 1923,. 2, p.623.
[4] Mais ils ont aussi investigué les domaines zoologique et géologique.
[5] Cf.L'exposition vaticane de 1925 qui a permis de mieux saisir cette forme d'activité missionnaire par la variété et la richesse des collections qui s'y trouvaient réunies.

Dès 1882, la Congrégation de la Propagande[6] fait parvenir au Pape Léon XIII une circulaire destinée à tous les Préfets, vicaires et délégués apostoliques sous sa dépendance pour les inviter à « recueillir tout ce qui leur semblerait contribuer à faire connaître l'histoire naturelle de chaque pays, surtout la botanique, la minéralogie et la zoologie ». Pour les besoins de la cause les scientifiques s'engageaient à fournir aux missionnaires des rudiments de formation et tous conseils utiles pour qu'ils puissent remplir cette nouvelle tache. Par ailleurs, un fascicule intitulé « *Appel aux missionnaires pour la récolte et l'envoi d'objets d'histoire naturelle*» publié par le Musée Hoang-ho Pai-ho[7] dresse le profil du missionnaire-collecteur :

« *L'aide demandée serait peu onéreuse, il faut l'espérer, à chaque missionnaire. Elle se bornerait en utilisant les saisons où le travail de l'apostolat est moins actif (et il y en a dans toutes les régions), ou même en profitant des occasions fortuites qu'on rencontre en tournée, à recueillir les objets plus rares, plus singuliers…il ne s'agit donc pas de recueillir tout l'ensemble des plantes et des animaux de chaque district mais seulement ce qui a pu et du échapper à l'attention et aux recherches, si soutenues qu'elles aient été d'un voyageur…* »[8].

S'ensuivent des conseils pratiques :

« *Il serait à souhaiter que les faits remarquables, tremblements de terre, sécheresse ou pluie exceptionnelle, épidémies, fléaux des récoltes, passage de bêtes remarquables, etc, soient signalés….de cette vaste enquête pourraient se dégager des conclusions assez importantes non seulement d'ordre théorique mais aussi d'ordre pratique .* »[9]

De fait, comme on le constate, il s'agit pratiquement pour les missionnaires d'ériger un vrai service de renseignements dans le pays où ils sont basés.
Concernant la méthode de collecte elle-même, il est conseillé « *d'envoyer plusieurs specimens d'une même espèce de plante ou de bête* ».[10] Ceci dans le but d'en faciliter l'étude. Par ailleurs, « *il est nécéssaire d'inscrire dessus la date et l'endroit auxquels ont été trouvés les specimens. les envois sont à faire le plus rapidement possible, dans des boîtes solides, en planche de un ou deux*

[6] Créee en 1622 dans le but de favoriser l'action missionnaire dans des terres nouvellement explorées.
[7] Cette brochure de la main de E. Licent fait 18 pages, elle a été publiée (sans doute pour une diffusion interne) par le Musée-laboratoire d'Histoire Naturelle « Hoang-ho_Pai-ho » en 1920, A.M.D.G. Originellement s'y trouvait adjointe une carte « des itinéraires du Père Licent dans le bassin du golfe du Pei tche ly ». On la trouve dans la bibliothèque du Museum d'Histoire Naturelle de Paris.
[8] Cf. *Appel aux missionnaires*, p.1.
[9] Ibid, p.2.
[10] Ibid.

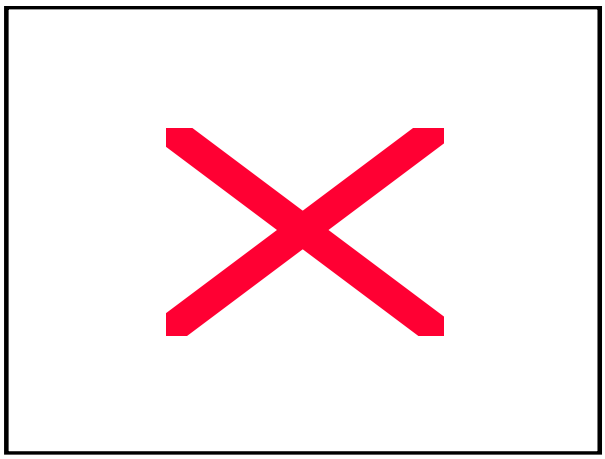
centimètres d'épaisseur [11]*….. Les objets petits et délicats s'emballent parfaitement dans un matériel que l'on trouve partout…. des boîtes d'allumettes vides*[12] *!* … Il est bien précisé dans le fascicule que Les frais de recherche, d'emballage et d'expédition seront supportés par le musée[13].

Mais le plus ardu pour le missionnaire est la phase de conservation. Ainsi la notice destinée aux missionnaires poursuit :

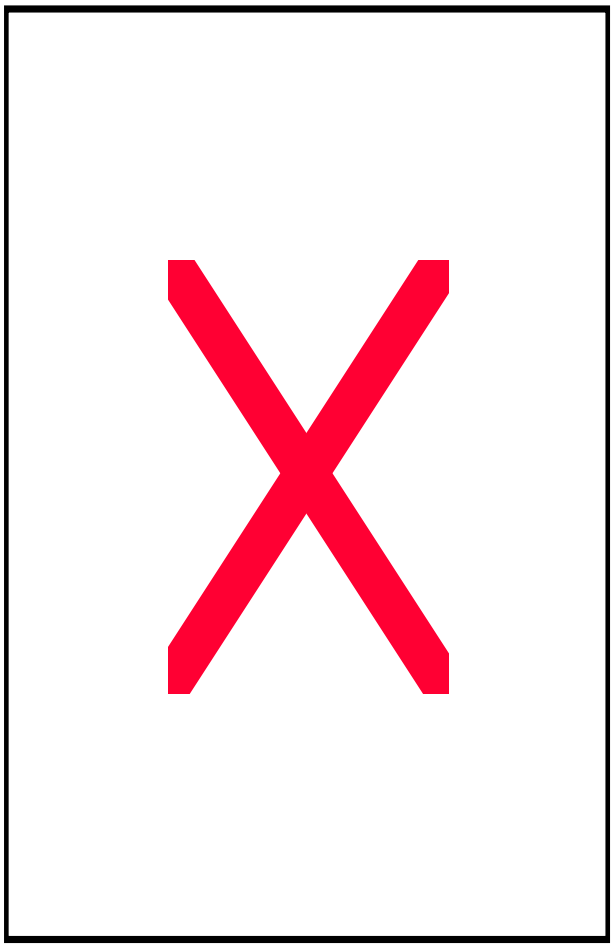
…on enveloppe les échantillons (pour l'herbier constitué de plantes à fleurs, fougères, mousses et algues) dans de vieux journaux ou au milieu d'une petite botte de plantes vulgaires aussi feuillues que possible avec liens aux deux bouts et sur la longueur … [14] *Pour le séchage, ne pas se servir de vieux journaux. Les journaux sont chargés d'huile. Le meilleur papier est le papier chinois…*[15] ». *Mais* on doit le changer tous les jours pour éviter la moisissure. Quant aux fruits gros et juteux, ils sont à conserver dans l'alcool [16]. Les animaux doivent être divisés en trois catégories. les uns sont à conserver dans l'alcool (comme les lézards, serpents, grenouilles, poissons, mollusques et crabes), les autres sont à sécher (comme les insectes), d'autres à écorcher (comme les oiseaux, les mammifères et aussi certains poissons comme les requins…) ».[17]

On donne également comme consigne aux missionnaires d'établir des cartes détaillées, tâche aisée pour eux qui sont toujours sur les routes et donc connaissent comme leur poche les contrées visitées[18]. En même temps, rien ne les empêche de prélever au passage des échantillons géologiques. Et puis, pendant qu'ils y sont, pourquoi ne pas signaler les objets, instruments, industries les plus typiques du pays. Il ne s'agit pas d'art, mais de choses très populaires comme les outils agricoles, tissus, coiffures…[19]. En conclusion, dit la notice, « Appel aux missionnaires », il ne faut qu'un outillage très restreint pour cette collecte[20], et pour les missionnaires, quelques conseils sur la façon de s'y prendre.

[11] Ibid.
[12] Ibid.
[13] Ibid, p.3.
[14] Ibid, p.5.
[15] Ibid.
[16] Ibid.p.7.
[17] Ibid, p.8.
[18] Ibid, chap.III, Géologie, Petrologie, Mineralogie, Paléontologie, pp.13-15.
[19] Ibid, p.18.
[20] Ibid.



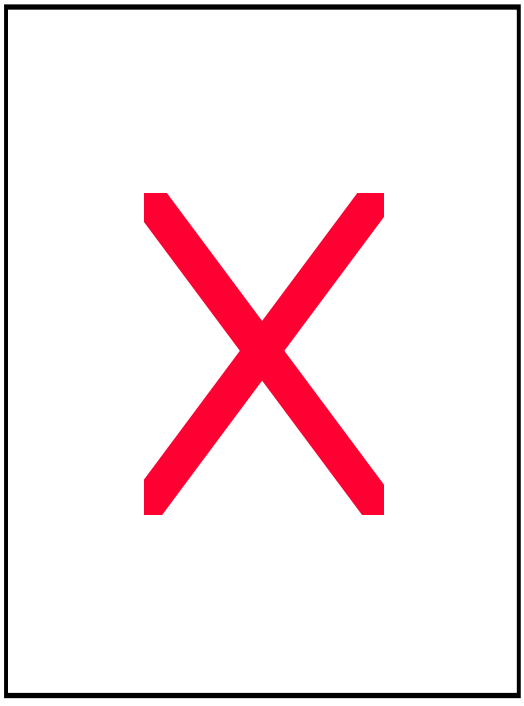
"Les boites d'allumettes sont de menus écrins à bon marché. Deux précautions à prendre:caler les objets avec du coton en flocons légers, et protéger le tiroir par une bande de papier avant de le pousser dans l'étui..."(*Appel aux Missionnaires*)



Flacon à occision: "..dans le tube (partie supérieure) on mettra des morceaux de cyanure de potassium (poison violent!) ou du coton imbibé de benzine ou d'éther ou de chloroforme...avant de mourir les insectes émettent beaucoup de vapeur d'eau qui ruisselerait sur les parois du flacon et mouillerait les insectes eux-memes; pour y obvier, mettre dans le flacon des lanières de papier chinois..." (*Appel aux Missionnaires*)

L'exemple du Père Urbain Faurie

Le Père Urbain Faurie, des Missions Etrangères de Paris fut ordonné prêtre en 1873. Destiné à la mission du Japon, il part en juillet de la même année. Il commence sa carrière à Tokyo où il enseigne au Collège Ecclésiastique puis ecercera à Niigata, à nouveau à Tokyo, enfin à Asakusa, et dès 1881, à Hakodaté où il restera 42 ans. Il est dès lors chargé de l'évangélisation de tout le Japon septentrional, du département d'Aomori, des dix provinces de Hokkaido et des îles Kouriles. A Niigata, mettant à profit le temps libre généré par l'indifférence religieuse des populations locales, il se met à étudier la langue du pays, à s'intéresser aux alentours et c'est ainsi que débute sa vocation de collecteur. Au cours de ses douze années à Hakodaté, il sillonne son domaine d'une extrêmité à l'autre, baptise massivement tout en s'intéressant de plus en plus à ses plantes. Sa carrière scientifique est en bonne voie. Profitant des moments de loisir que lui laisse sa fonction de prêtre, il va herboriser phanérogames, fougères et lichens. En mai 1889, ses premières collectes ayant attiré l'attention des scientifiques, il devient correspondant du Museum d'Histoire Naturelle de Paris . Jusqu'en 1894, il parcourt les régions d'Aomori, Hokkaido, les Kouriles et Sakhaline. La même année, il tombe malade et rentre en France. Il est de retour au Japon l'année suivante et reprend avec enthousiasme ses activités.



Le Père Urbain Faurie (http://kmunakata.cool.ne.jp/hanazono/faurie.html)

Pour entretenir les postes qu'il évangélise, le Père Faurie est conscient du fait qu'il a besoin d'argent. C'est ainsi qu'il collecte pour vendre aux grands jardins

botaniques d'Europe et d'Amerique. Il avait l'habitude de dire : « Je ne suis qu'un ramasseur de plantes »[21]. Mais dans son esprit, la botanique était servante de l'apostolat car elle lui permettait d'avoir les moyens d'acheter des terrains pour la mission et d'y construire églises et oratoires, de payer des catéchistes, et d'acheter des livres. C'est ainsi que jusqu'à sa mort il continue d'envoyer regulièrement aux jardins botaniques les specimens de nouvelles plantes qu'il trouvait[22].

Le Père Faurie a fouillé exhaustivement le Japon et la Corée, les Ryukyus, les Iles Kouriles, les îles Hawai et Formose. Il a étonné tous les grands savants d'Europe, concurrençé les grands botanistes de son époque comme par exemple le Japonais Hayata, ou l'Anglais Wilson.[23] Sans doute Faurie s'est-il inspiré du Père Furet des Missions Etrangères de Paris (1816-1900) qui séjourna au Japon dans les années 1853-1869 et qui était devenu lui-aussi membre honoraire du Museum d'histoire Naturelle de Paris.

[21] Voir la nécrologie du *Bulletin de la Société des Missions Etrangères de Paris*, 1915, p.266.

[22] Il s'agissait de ceux de Paris, Londres, Vienne ou Berlin, de la Suisse, de l'Autriche, de l'Italie, et aux USA , du Arnold Arboretum, de l'Université de Californie, du jardin botanique de New York, de la Smithsonian Institution, ainsi que de l'Université Nationale de Taiwan et de l'Université de Kyoto…

[23] Si l'on étudie de près le parcours des deux hommes à Taiwan, il apparait qu'ils ont visité les memes lieux au meme moment. Il n'est pas interdit de penser qu'ils aient pu coopérer lors de certaines expéditions. Pour des détails sur les lieux et les plantes collectées par Wilson et Faurie, voir Li Hui-lin, *Woody Flora of Taiwan*, Livingston Publishing Cy, Narberth, Pensylvania, 1963.



Monument dédié au Père Faurie, Jardin botanique de Taipei , avec l'inscription suivante:
"A la mémoire de l'Abbé Urbain Faurie (1847-1915), l'inlassable collecteur de plantes, mort à la peine dans cette ile le 4 Juillet 1915."

On raconte que le Père Faurie partait en promenade dans les montagnes, chargé de boîtes de lait concentré, ce qui était sa seule nourriture. Et le soir, au cours de ses haltes, il essayait d'évangéliser les villages où il s'arrêtait. Parfois, il passait la nuit sous un arbre ou à l'abri des rochers. Et quand il rentrait chez lui, avant de prendre du repos, il mettait ses plantes à sécher et surveillait leur dessication avec une grande attention. Il aurait envoyé au total 22 500 phanérogames au seul Museum parisien. Les établissements qui ont fait l'objet du plus grand nombre d'envois sont le Arnold Arboretum Museum, le British Museum, L'Université de Berkeley, Kew gardens et l'Université de Kyoto[24]. Mais il avait aussi son herbier personnel[25]. Sa passion grandissante ne laissait personne indifférent. Un voyageur qui passait au Japon chez le Père Faurie raconte :

« *Nous avons été reçus au port par un botaniste celèbre qui est un aimable original . Sans nous laisser le temps de souffler, il nous a fait admirer avant toute chose sa collection de mousses et de lichens et n'a consenti qu'ensuite à nous emmener contempler la rade qui est l'une des plus belles du Japon…* ».

Une autre anecdote évoque le capitaine d'un bateau italien faisant escale à Aomori qui vint le saluer et lui demander quelles étaient les curiosités de la région. Sans lever le nez de son herbier, le Père Faurie répondit: « Oh ! Vous savez quand on m'a vu, on a tout vu… »[26].

Urbain Faurie fit deux voyages à Formose, l'un en 1901, le deuxième en 1913. La seconde fois, il resta dans l'île jusqu'en 1915 et en explora tous les recoins. Insensible au climat, indifférent aux dangers de la forêt, il avait l'habitude de se déplacer sans précaution, uniquement chaussé de sandales de paille. Dans l''île, il a découvert et nommé nombre de plantes notamment l'orchidée épiphyte (Dendrobium Père-Faurici), plusieurs Violariées, des Rosacées, des Primulacées... Il collectait avec une telle ardeur que son collègue japonais Hayata disait de lui : « *Je crains de n'être jamais capable d'approcher de son dévouement à la science !* »[27] .
De fait, c'est Faurie qui a fait connaître Formose aux botanistes qui l'avaient fort peu visitée jusque là. Il était très enthousiaste quant aux potentialités du lieu et si la mort ne l'y avait pas surpris[28], il est fort à parier qu'il aurait fini

[24] Il envoyait aussi des pierres et des fossiles, des animaux et, d'une manière générale, tout ce qu'il trouvait dans les villages qu'il traversait: outils agraires, vaisselle, ustensiles, objets religieux, statues, etc.Cf. son courrier du 13/06/1888 de Tokyo adressé au Museum de Paris (Archives du laboratoire de Phanérogamie, n°211404).
[25] Il l'aurait donné aux Marianistes de Tokyo. Cf. *Bulletin des Missions Etrangères*, 1953, pp.238-240.
[26] Cf.*Bulletin des Missions Etrangères de Paris*, 1923, p.823.
[27] Hayata, op.cit, p.272.
[28] Il est mort d'une congestion cérébrale dans la résidence des Pères Dominicains de Taipei. Lors d'un récent séjour à Taiwan, nous avons contacté les Dominicains mais il semblerait que toute donnée relative au séjour de Faurie chez eux soit à rechercher dans les archives de l'ordre conservées à la maison-mère de Manille.

d'explorer la côte est, dont il venait juste de débuter l'investigation. Dans une lettre datée du 9 mars 1915 et adressée au Museum d'Histoire Naturelle de Paris, il dit : « *C'est incroyable la richesse et la nouveauté de cette flore ! Si un jour vous venez au Japon, c'est à Formose qu'il faut venir. C'est à se repentir d'avoir tant tardé d'y venir ! Mais mieux vaut tard que jamais !* »[29]



Saussurea Fauriei



Schizachne Fauriei

(http://kmunakata.cool.ne.jp/hanazono/faurie.html)

[29] A cette époque Formose est colonie du Japon depuis 1895.

Conclusion

L'exemple du Père Faurie montre bien que la vocation religieuse peut aller de pair avec une activité scientifique. En effet la contribution de ces missionnaires-botanistes est non seulement inestimable au plan des collections rassemblées d'un bout du monde à l'autre mais extrêmement précieuse également pour les développements d'autres sciences telles que géologie, zoologie ou ethnologie. Nombre de documents et archives relatifs aux missionnaires et à leurs travaux scientifiques sont disponibles à la fois dans les archives de leurs ordres et dans celles des grands Museums du monde avec lesquels ils ont collaboré. Jusqu'à présent mal connus, voire ignorés, ces documents sont une source d'information incontournable pour la connaissance des pays où leurs auteurs ont exercé, souvent de très longues années, leurs activités[30].

[30] Concernant le Père urbain Faurie, objet de cet article, nous avons trouvé des données dans les Institutions suivantes : Museum d'Histoire Naturelle de Paris, Archives du Laboratoire de Phanérogamie (16 Rue Buffon) : il s'agit de correspondances du Père principalement avec le Museum écites de Taihoku (Taipei, Formose)(1915), de Yokohama (1898), Tokyo (1888), d'une fiche de l'herbier récapitulant les plantes qu'il envoya au Musée en provenance du Japon de Corée et de Formose entre 1885 et 1915, d'une Biographie classée à « Faurie »(n° 11404)(1916) comportant divers articles rédigés en Japonais par Bunzo Hayata, d'une correspondance adressée au Docteur vidal et datée de 1877 comportant une liste de 600 plantes collectées lors d'un voyage de Niigata à Yedo et d'une liste de 14 pages de " Fougères du Japon " collectées par lui.
Dans les archives du Jardin Botanique de Kew (UK), une liste de 48 pages des plantes qu'il a expédié au jardin jusqu'à l'année 1896. Enfin, dans les archives des Missions Etrangères de Paris, des correspondannces classées dans : Japon : 1873-1876, Japon méridional 1877-1884, vol.570, écrites en 1884 de Sapporo, en 1882 de Hakodaté, 1874 (Hakodaté), et également des correspondances entre sa famille, le Ministère des Affaires Etrangèrees et la Congrégation après le décès du Père (1919) au sujet de son herbier personnel et de questions d' héritage. Concernant les articles dans lesquels on peut trouver des informations sur le Père, nous citerons : Bunzo Hayata, « Père Urbain Faurie », in *Botanical Magazine*, 1916, pp.267-272, *Bulletin des Missions Etrangères de Paris*, 1915, pp.26(-269, 1922, pp.145-146, 1923, pp.623-624, 615-616, 1938, p.11, p.671, 1941, p.673, 1953, pp.238-240, 1957, p.66_, 1900, p.102, 1903, p.38, 1917-1918, p.593. Pour plus de étails sur la flore collectée, on se reportera à *Woody Flora of Taiwan*, de Wei Hui-lin, Morris Arboretum et The Livingston Publishing Company, Narberth, Pensylvanie, 1963. Voir aussi Wu Yonghua, *Taiwan senlin tanxian (Plant hunting in Taiwan)*, Editions Morning Star, Taizhong, 2003, pp. 12-54,